

Cardoso Pires dans la cage des mots

Ca commence comme au cinéma. Sur la page, ces mots : « Cadavre d'un inconnu découvert sur la plage du Maestro le 3 avril 1960. » Suit la description du cadavre, en quinze points : « Perforation de l'œsophage... Perforation de la 7^e vertèbre dorsale... On ne retrouva ni papiers d'identité, ni biens, ni aucune référence personnelle. Sur les régions à découvert, quelques pièces de vêtements se présentaient, déchirées par les chiens... »

Début d'un générique-piège. Voici en effet qu'apparaît maintenant le nom de l'auteur, José Cardoso Pires, puis le titre du livre *Ballade de la plage aux chiens*, et son sous-titre, « Dissertation sur un crime » (1). Nous sommes donc dans de la fiction. A moins qu'au contraire l'auteur, Cardoso Pires, et ce livre-là, que nous nous apprêtons à lire, appartiennent à la réalité que le livre offre sous forme de fiction. Film ou ballade.

Ce qui peut paraître un montage maniériste n'est que la suite logique, dramatique, du parti pris par Cardoso Pires : mettre en scène un événement historique, un sale événement, et lui

(1) José Cardoso Pires, *Ballade de la plage aux chiens*, roman traduit du portugais par Michel Laban, Gallimard, 276 pages, 95 F. Déjà publiés en français : *l'Invité de Job* (1967), *le Dauphin* (1970), chez Gallimard.

donner forme, signification. Garder sa réalité historique en l'irréalisant. Ce que les chiens déterrent, c'est un cadavre. Ce que le romancier fait paraître, c'est le réseau, à la maille serrée et au sens inextricable, qui s'appelait alors la réalité portugaise.

Expliquant le titre de son roman, Cardoso Pires dit : « A la manière des ballades anglaises, j'ai voulu écrire sur un événement réel déjà touché par la légende. » Autopsie d'un crime, dissertation sur un crime, ballade, roman policier de la réalité policière, tout cela à la fois, sans doute. Et tout cela projeté dans la distance du légendaire dont l'un des ressorts est l'interrogatoire.

Que s'est-il passé sur cette plage? Sur d'autres plages? Comment cela était-il possible? En ce temps-là, en 1960, le récit de l'homme aux chiens fut un fait divers. La victime était un officier échappé d'un fort où il avait été enfermé après un soulèvement avorté. Qui avait tué? Sans doute la Pide. Ou une autre police. Ou la jeune femme complice de l'officier.

Des pistes, un piétinement de questions, une ronde de mots comme des pas dans la cour d'une prison, des ressassements dans une cellule, jusqu'à l'étouffement. Car tout se passe dans la cage des mots, univers clos comme la maison où sont terrés les quatre

fugitifs, la future victime et les trois suspects.

Une bâtisse. Ni loin ni près, Lisbonne, avec qui passe le lien du téléphone. On attend. L'espoir s'émousse, cependant, que le major - le futur cadavre aux chiens - exerce le despotisme jusqu'au délire, impuissant sadique qu'il est. Peur, mensonges : un monde à vau-l'eau qui se crispe dans une dernière convulsion.

Cette autopsie d'un crime est l'autopsie de ce monde. Un inspecteur mène l'enquête. Il saisit des bribes, tente de raccorder des fils, de faire un tissu qui tienne. Mais comme dit la ballade : « Quelques pièces de vêtements se présentaient, déchirées par les chiens. »

Près de dix ans après la Révolution du 25 avril qui mit fin au salazarisme, le salazarisme serait-il entré dans la légende? Le cadavre fouaillé c'est celui du docteur. Mais la narration est, elle aussi, image du système salazariste. Un réseau. Des spires et des sbires. La violence rendue par la forme du livre, la violence comme mal, mais aussi comme absurdité : une Lisbonne à contre-jour, une mécanique romanesque aussi précise et aussi irréaliste qu'un système policier monté par des spécialistes.

Il faut saluer ce grand ouvrage qui, d'un même mouvement, livre l'image de ce que connut le Portugal et travaille la forme de cette obsession. Il n'y a pas de faits divers pour la légende. Il y a des rythmes, des retours, des répétitions qui redoublent ce qui jadis était nécessairement tu. Les Portugais ne s'y sont pas trompés qui ont donné à l'unanimité le Grand Prix national du roman à la *Ballade de la plage aux chiens*, un livre qui courait le risque de raviver des plaies qu'on pouvait craindre mal cicatrisées.

Alice RAILLARD